

Jeudi 2 Novembre 1899

Chronique Locale ROUBAIX

De numéro comprenant six pages ne doit être vendu que 0100 centimes.

Nous avons pris nos dispositions pour publier chaque jour les cours et les recettes du cotex à New-York et à New-Orléans.

Voilà notre dépeche à la fin de la dernière heure.

A PROPOS DES GREVES ACTUELLES. — Il y a, dans le différend soulevé en ce moment, entre certains fluteurs et leurs fluteurs et rattachés, un point tout particulièrement délicat.

Nous voulons parler de l'accusation portée par les ouvriers contre quelques maisons où, prétendent-ils, lors du règlement sur le poids et le numéro des fils, on les tromperait sur les salaires.

Il nous semble qu'il serait grand temps et pas trop malaisé d'en finir avec cette question-là que nous voyons reparaitre chaque fois qu'un conflit s'élève dans la filature.

L'ouvrier, nous écrivait l'autre jour un honorable industriel, M. Ch. Pollet, qu'indiquait cette accusation, l'ouvrier a le droit absolu, reconnu par tous les patrons, de faire la vérification du numéro du fil comme celle du poids du panier.

En pratique, et le plus souvent, l'ouvrier n'ose pas, pour des motifs divers, demander cette vérification. Pourquoi ne pas la rendre obligatoire? Pourquoi ne pas décider que l'ouvrier filer sera appelé à contrôler par lui-même le pesage de ses tendes et le numéro exact du fil fourni par lui?

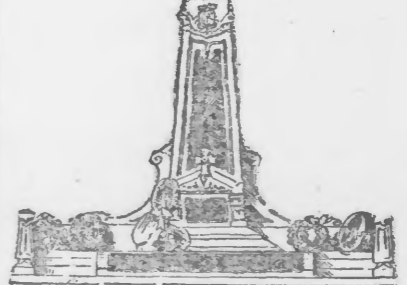
Et si les ouvriers filent craignent de perdre trop de temps, pourquoi ne pourraient-ils, chaque semaine ou chaque mois, désigner, parmi les ouvriers de l'établissement, un de leurs camarades qui serait chargé d'exercer ce contrôle au nom et pour le compte de tous les autres?

Il y a, dans nos villes de Roubaix-Tourcoing, un véritable intérêt social à ce qu'aucun ouvrier de filature ne puisse pas se prétendre trompé sur la quantité et la valeur du travail fourni par lui.

Quand un ouvrier croit qu'on ne lui paie pas toute la longueur de sa pièce, ou qu'on le mesure sous ses yeux, pourquoi ne trouverait-il pas le moyen de démontrer, sans doute possible, à l'ouvrier de filature, qu'on lui paie exactement son salaire et ses primes d'après la longueur et le poids de son fil? Et cette preuve serait la déclaration de son propre délégué.

On arracherait ainsi une arme dangereuse des mains des exploiters de grèves et des fomentateurs de la lutte de classes.

DEUX MONUMENTS. — La foi patriotique et la solidarité ont élevé deux monuments, dans le cimetière de Roubaix. L'un perpétue la mémoire de nos concitoyens morts pour la France; l'autre...



LE MONUMENT DES VICTIMES DU TRAVAIL

Le monument des victimes du travail évoque le souvenir des malheureuses victimes du travail; sur les deux socles de marbre, à côté des noms et des dates le sculpteur aurait pu graver la même épithète: Tombés au champ d'honneur.

Ces monuments se touchent et se confondent presque, comme se touchent et se confondent les pensées généreuses d'où ils sont sortis, les douleurs et les gloires qu'ils rappellent, les manifestations touchantes auxquelles ils donnent lieu.

Roubaix a raison de ne pas séparer dans le culte des chers disparus, tous ceux de ses enfants qui ont servi sa réputation.

Durant cette semaine, la semaine des morts, nos concitoyens viendront par milliers visiter la vaste et belle nécropole roubaisienne.

Avant d'aller s'agenouiller sur les tombes aimées, beaucoup s'arrêteront, en passant, devant les deux mausolées qui disparaissent sous les couronnes et les fleurs. Ils auront un souvenir ému, et mieux encore, une prière, pour ces jeunes gens, qui, pleins de santé, d'avenir, sont partis en 1870 et qui ne sont plus revenus. Ils penseront à ces vaillants qui, à Metz, à Orléans, à Bapaume, frappés d'une balle prussienne, expirèrent en unissant dans un dernier souffle le nom de leur mère et celui de Roubaix.

Puis, se tournant vers le monument des victimes du travail, ils se reporteront, par la pensée, à seize ans en arrière, et le récit poignant d'une horrible catastrophe se reformera dans leur imagination. Quelle douloureuse page de notre histoire locale que cet incendie de la manufacture Dillies frères, le 5 novembre 1833!

Où, les pauvres jeunes filles qui ont trouvé une mort affreuse dans les flammes et dont les noms sont là, gravés dans la pierre, ont bien droit, elles aussi, à un souvenir et à une prière.

Les sociétés patriotiques, les grandes associations (voir la suite à la 3^e page)

Les remarques faites par l'Écureuil devaient conduire à la découverte de la vérité, car les conjectures résultant de ces remarques étaient bien fondées.

Tous les huit jours Madeleine et Gabrielle allaient en effet au cimetière d'Ivry porter des fleurs, flatter et prier sur la tombe de l'innocent.

Elles ne l'oublièrent pas, cette pauvre tombe de l'honnête homme, victime de la justice des hommes! Elle ne devint jamais l'oubliée!

La semaine s'écoula sans amener le moindre incident digne d'être noté, dans l'existence de nos personnages. Madeleine, chaque matin, allait faire le ménage de son vieux bourgeois.

Gabrielle battait le pavé de Paris pour vendre ses fleurs, évitant toujours de passer sur la place du Palais de Justice où elle avait des chances de rencontrer Roger de Kerven, l'inconnu à qui elle ne pouvait s'empêcher de penser sans cesse.

men pour la fête sportive donnée sur le terrain de la rue de Valenciennes, mais les excellents joueurs du R. C. R. arrivèrent en retard, mais les excellents joueurs du R. C. R. arrivèrent en retard, mais les excellents joueurs du R. C. R. arrivèrent en retard.

Le matin à dix heures, M. V. Waeles, starter, rangea au poteau de départ les équipes engagées de l'U.S.T., de l'A.S.R. et de l'Éclair. C'est le coup de pistolet qui déclencha le grand départ sur le parcours du cross-country tracé dans le parc Barbut et les environs.

M. Kallombach, du R. C. R., s'est adjugé d'une façon brillante la première place, fournissant dans un superbe effort aucune fatigue les 8 kilomètres en 24". MM. Pollet et Seguin de l'A.S.R. le suivent à quelques minutes dans cet ordre. Très belle lutte à l'arrivée, pour la 2^e place entre Morel de l'U.S.T. et Ferraut du R. C. R. Ce dernier triompha d'une longueur après un emballage de 100 mètres.

À 4 heures précises, au Herminet du Cercle Sportif roubaisien, qui remplit les fonctions d'arbitre à la satisfaction générale, s'ifite le coup d'envoi du match de football entre les équipes de S. F. X. de Bruges et du R. C. R. Le ballon voyage aussitôt dans les deux camps qui sont tour à tour menacés; on sent que les deux équipes s'efforcent de marquer un superbe coup de langue, l'un après l'autre, mais bien vite pour Roubaix. Quelques minutes après, Lesur après un beau dribbling en marque un second. Les Brugesois se mettent alors sur la défensive et le mi-temps est sifité sans autre résultat.

À la reprise brutes à la vent pour lui et attaque de suite très vivement, mais les excellents joueurs du R. C. R. arrivèrent en retard, mais les excellents joueurs du R. C. R. arrivèrent en retard.

En somme partie magnifique, très bon sport, dont les spectateurs se sont retirés enchantés. Les joueurs anglais du S. F. X. nous ont fait apprécier toute la délicatesse de leur jeu tout de tactique et de finesse; quelques jeunes ils sont néanmoins excellents et très vifs. Ils n'ont pu leur défaire qu'à la fin du match, mais ils ont eu le plaisir de jouer avec un grand esprit de foi, à joué avec une conviction que nous sommes retrouver toute la saison; les demis ont été excellents, L. Dubly surtout a été extraordinaire de saut-fort et d'adresse.

Siôt après le match, une réunion toute intime a réuni les membres des deux clubs. M. Weyl, président du R. C. R., au nom des Dames Françaises prend la parole pour remercier les équipiers de l'ingénieur du gracieux et amical concours qu'ils ont apporté à la fête, les assurer des sympathies profondes de tous les Roubaixiens et féliciter les maîtres dévoués de l'Association S. F. X. de l'excellente éducation sportive donnée à leurs élèves. Il renvoie ensuite au capitaine du R. C. R. le magnifique bronze offert aux vainqueurs par les Dames de France, et aux trois premiers de la course, un objet d'art offert par le Racing comme un encouragement au sport. Les Brugesois ont quitté Roubaix à 6 heures accompagnés de chaleureux hurrahs.

UNION SPORTIVE TOURCOINGNOISE. — Jeudi 2 novembre à 8 heures précises au soir, commença, rue Aubert, le match entre les Pupilles et l'Association Athlétique Notre-Dame des Victoires de Roubaix. MM. les membres de l'A.A.V.V. ont été très nombreux sur le terrain de l'U.S.T. Sur présentation de leur carte. Ce match sera, nous assure-t-on, très intéressant, car les deux équipes sont composées de joueurs très jeunes et remarquables par leur souplesse et leur adresse. Les spectateurs viendront très nombreux encourager ces jeunes sportsmen. Entrée, 0 fr. 25.

À huit heures, dans une salle au café de l'Éclair, a eu lieu le mensuel de novembre. Les questions suivantes y ont été traitées: 1^o présentation de nouveaux membres; 2^o rapport du trésorier; 3^o élection d'un membre de la commission de football; 4^o vote pour un lieutenant de 4^e équipe; 5^o vote pour un lieutenant et un capitaine de 2^e équipe; 6^o proposition de banquet. L'assemblée sera appliquée aux membres de l'U.S.T. qui n'ont pas encore versé leur cotisation. Les membres de la commission de football ont été élus: président, M. de la Roche; secrétaire, M. de la Roche; trésorier, M. de la Roche; commissaire, M. de la Roche.

LES COMBATS DE COQS ROUBAIX. — La société « Les Amateurs du Capreau » de chez Baudouin, rue de Mouvoux fera le début de la saison, aujourd'hui mercredi 2 novembre par un très beau 3/3 mort pour 50 fr. contre la société d'Éstainbourg. Les mesuriers ont fait tout leur possible afin de pouvoir gagner. Mise au parc à 6 heures.

Dimanche 4 novembre, il se jouera également chez Baudouin 2/2 mort pour 50 fr. contre les amateurs maraisiens de Mouvoux. Mise au parc à 6 heures.

La société du « Soleil du Nord », établie chez M. Louis Vanoverschelde, cabaretier, rue de Paris 149, jouera dans son parc, le 3^e dimanche de novembre, contre Mouvoux.

Tourcoing. — Dimanche 5 novembre, inauguration du parc du Beau Bœuf, rue de Gand, 375 pour 200 francs contre la société du Gallo-Roubaix.

LE JEU DE BOULE A LA PLATINE LYS-LEZ-LANNOY. — Le grand jeu de boules à la platine qui a eu lieu dimanche 29 courant chez M. Louis Parent-bicêtre, cabaretier à la Placé, a complètement réussi, grâce au tact des organisateurs qui n'avaient rien négligé pour en assurer le succès. En voici le résultat: 800 mises ont été prises, soit 700 francs. Pierre Lefebvre, de Toufflers, et Pollet; 2^e 70 francs, J.-B. Lortholier, de Leers, 9 points et 90 francs; 3^e 50 francs, M. Trentevaux, de Lys, 9 points et 80 francs; 4^e 30 francs, J. Fremont, d'Illon, 9 points et 50 francs; 5^e 25 francs, H. Loeffel, de Lys, 9 points et 50 francs; 6^e 15 francs, A. Hespel, de Roubaix, 9 points et 50 francs; 7^e H. Bernard, de Lys, 9 points et 50 francs; 8^e 10 francs, H. Lortholier, de Leers, 9 points et 50 francs. Tous les joueurs ont été très satisfaits. Le président et les membres de la commission, pour la bonne organisation de ce jeu pendant lequel une grande animation n'a cessé de régner.

GLASGOW. — Le Glasgow Football Club a gagné la coupe de la ville de Glasgow. Les joueurs ont été félicités pour leur victoire.

JUSTICE SORDIDE. — Et noir tourment De la main lourde Du châtimant.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et la cloche clama Sur l'impitoyable, Le vice infamé, La lâcheté.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et les ténébreuses Elle se plaint; De chants funèbres Le ciel est plein.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et la cloche pleura Sur les cercueils Et sonna l'heure Des soubres sautés.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et dans l'espace Rempli d'horreur, Sa clameur passa Semant la peur.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

Et le glas tomba Lourd et las Hurlant la tombe Et le trépas.

indiqué qu'on y partage l'émotion qui règne à Londres; cette émotion est principalement inspirée dans les grands centres comme Liverpool et Manchester.

La jonction des Boërs. — Le correspondant du Times à Capetown dit que le général Joubert a opéré sa jonction avec les troupes de l'Etat libre d'Orange. Les quatre colonnes (trois au Nord et celle de l'Etat libre) sont réparties sur un cercle de dix milles de rayon au nord de Ladysmith.

Un détachement de Boërs cherche à contourner la ville au Sud, probablement avec l'intention de détruire le chemin de fer de Ladysmith à Colenso. On dit que le capitaine Kruger est à Glenoch.

D'autre part, le correspondant du Morning Post à Ladysmith écrit que le président Kruger suit la colonne de Joubert.

Autour de Kimberley. — On annonce de Barkly-West que les Boërs construisent des ouvrages autour de Kimberley, dans le but de bombarder dans la ville.

La mobilisation navale en Angleterre. — Londres, 31 octobre. — La mobilisation à Plymouth et Portsmouth s'effectue avec la plus grande rapidité; neuf croiseurs sont prêts à prendre la mer; vingt autres seront prêts à partir pour le 15 novembre.

Situation tendue entre les autorités espagnoles et anglaises aux Canaries. — Madrid, 31 octobre. — Le chargé d'affaires de l'Angleterre à Madrid s'est rendu auprès du ministre des affaires étrangères, avec lequel il a eu un entretien sur les mesures prises par l'Espagne, à l'égard du transport en route pour le Cap.

Les autorités espagnoles empêchent le transport d'étrangers dans les ports des Canaries sous prétexte de précautions sanitaires. Le chargé d'affaires britannique avait pour mission, depuis quelques semaines, d'insister pour que le gouvernement espagnol donne l'ordre de lever ces mesures, préjudiciables pour l'Angleterre.

La situation entre les autorités espagnoles et anglaises aux Canaries se trouve assez tendue.

Vente, à un financier de Berlin, d'une grande quantité de valeurs sud-africaines. — Berlin, 31 octobre. — Le chef de la maison sud-africaine Werhner et Cie est venu dernièrement à Berlin, et a conclu, avec un financier très important, la vente d'une très grande quantité de valeurs sud-africaines.

Une brochure sensationnelle. — Attaques contre M. Chamberlain. — Londres, 31 octobre. — Les journaux signalent la publication d'une brochure concernant le rôle joué par M. Chamberlain dans l'affaire Jameson. Cette brochure sensationnelle a pour auteur M. Stead, directeur de la Revue des Affaires et promoteur de la Ligue pour le maintien de la paix. On se souvient que M. Stead fut reçu par le tsar, à Livadia, au moment de la convocation de la Conférence de la paix. L'auteur résume tous les témoignages donnés devant la commission d'enquête parlementaire et attire particulièrement l'attention sur une dépêche envoyée par un agent de la Compagnie Chartered à M. Rhodes conçue en ces termes:

« J'ai de bonnes raisons de croire que Chamberlain veut la voie faite immédiatement. »

La presse libérale et surtout le Morning Leader considèrent cette brochure comme une attaque que M. Chamberlain ne peut pas ignorer. Il a déjà écrit pour le maintien de l'honneur de la vie publique en Angleterre, il faut que l'affaire soit vidée au fond.

VOL D'UNE MAISON LES EXTRAORDINAIRES ESCROQUERIES DE DECLEM L'hôtel de l'avenir. — Avis aux voyageurs venant à Paris. — Démolition complète et vente des matériaux. — Avertissement du propriétaire.

Paris, 31 octobre. — M. Declum, actuellement en Allemagne, était recherché pour avoir soustrait diverses sommes à certaines personnes, sous le prétexte d'établir, pendant la durée de l'Exposition, des hôtels meublés sur des terrains de la rue de la Tombe-Issoire.

Le caractère des prospectus envoyés par ce spéculateur aurait dû mettre le public en défiance, mais les gogos sont naïfs. Toutefois, il convient de dire que, dans l'espèce, leur nombre a été petit et que M. Declum n'a ramassé que peu d'argent. D'après lui, ces hôtels devaient être bâtis à Paris et il avait annoncé sa création par des prospectus où il disait:

« Les plats sont préparés au fur et à mesure des besoins, c'est-à-dire que les mets ne sont jamais réchauffés; ils sont toujours de première qualité et soumis à un service d'inspection rigoureux. Le service est fait par petites tables. »

« Les personnes qui se réunissent au moins par dix, et les Sociétés peuvent se faire servir dans les salons ou cabinets à part, dans les appartements privés, en simplifiant simplement pour le service particulier. Pour tous les repas, le nombre est illimité. »

L'organisation du restaurant de luxe est telle que les employés pourront être constamment étendus, à mesure que l'affluence des consommateurs augmentera.

« Les tickets de repas seront donc délivrés, en quelque nombre que ce soit, jusqu'au 1^{er} mai 1900. »

On voit tout de suite la ruse. Les gogos versaient le prix des tickets pour prendre des repas qui ne leur seraient jamais servis.

En somme, le genre d'escroquerie auquel M. Declum a eu recours est assez courant. Ce qui l'est moins, par exemple, c'est la suite des agissements du spéculateur.

Il occupait, sur les terrains de la rue de la Tombe-Issoire, une maisonnette que lui avait louée M. Sédille, propriétaire des terrains et de l'immeuble. Cette maisonnette ne pouvait pas être utilisée dans la construction des hôtels meublés. En conséquence, M. Declum l'a fait abattre sans prévenir le propriétaire. Quand celui-ci, qui est rentré hier à Paris et qui n'avait pas eu vent de cette démolition, a constaté que son immeuble avait disparu, il est entré, comme on pense, dans une grande colère. Il a couru chez le juge d'instruction Bertulus pour lui conter sa mésaventure.

Mais que pouvait faire le juge? Le magistrat a reçu sa déclaration et essayé de le convaincre de son innocence. L'étonnant, s'est écrié M. Sédille, c'est que non seulement il a abattu ma maisonnette, mais encore qu'il a loué à un ingénieur le terrain sur lequel elle s'élevait. Cet ingénieur m'a montré un bail en règle passé avec Declum.

Après avoir fait cette déclaration à M. Sédille, est rentré, en demandant qu'on arrête M. Declum. Sans doute on le fera, si on le peut; mais il est peu probable que l'homme aux hôtels meublés de la rue de la Tombe-Issoire quitta l'Allemagne pour venir à Paris se mettre dans le cas d'être appréhendé au corps.

— Si Madeleine Bernard est la veuve de Jena Remy, si la marchande de fleurs est sa fille, elles ont conservé son souvenir, n'est-ce pas?

— Pour sûr... — Eh bien! le souvenir le conduit certainement au cimetière du champ des usuels où elles doivent aller se mettre à genoux et prier sur la fosse du guillotiné... — Tu ne fais rien dans le dos! — murmura l'Écureuil.

— Sois donc pas toute mouillée comme ça, et réfléchis à ce que je viens de dire... — C'est-il logique? — C'est logique. — Donc, si on les surprenait allant rendre une petite visite à la fosse dont il s'agit, on serait fixé... — Pas besoin de questionner... On saurait à quoi s'en tenir... — Pour ça, faudrait les surveiller sans que ça paraisse... — C'est facile... — A son tour Modeste Pierrelay réfléchissait.

— Qu'est-ce que tu rumines? — lui demanda Robert Dauphin.

— C'est un souvenir qui me vient... — Quel est ce souvenir? — Il y a quelques jours, un mari, les deux femmes, vêtues en grand deuil, sont sorties de la patron-miette. — La jeune fille portait un gros bouquet de roses blanches... — Où puis-je? — Elles ne sont rentrées que vers midi... J'ai entendu leur porte s'ouvrir et se refermer... Et, avant, un mari aussi, elles sont parties de même... — Gabrielle Bernard portait encore un gros bouquet, et elles sont rentrées à la même heure... — Alors, c'est comme ça que tu dirais un pèlerinage qu'elles font toutes les semaines... — C'est mon avis...

Schiel, avec 185 de leurs hommes, ont été faits prisonniers.

Ladysmith est entièrement entourée, et, d'après ce qu'on dit à Pretoria, sera bientôt prise. Les Boërs paraissent convaincus de leur succès final et considèrent que tout le Natal est pratiquement entre leurs mains.

Situation grave des Anglais. — Des dépêches expliquent bien des choses restées obscures. Dans une récente dépêche du général White il était fait mention de deux batteries d'artillerie qui disparaissent mystérieusement, soi-disant parce que les mules qui traînaient les canons ont été prises de panique; on y parlait aussi de deux batteries qui n'avaient pas encore reparu au camp. En souvenir de l'expédition de l'escadron du 18^e hussards, on concluait que les canons et les batteries dispersés étaient restés aux mains des Boërs. On avait raison.

L'investissement de Ladysmith est maintenant complet. Les dépêches reçues par les journaux anglais confirment que les Boërs ont coupé les communications de la place avec Pietermaritzburg et Durban. Ils tiennent solidement la voie ferrée, et ont pu ainsi s'emparer d'un convoi de quinze cents mules ainsi que des approvisionnements de vivres et de munitions.

Bien mieux, ils serrent la place de si près qu'ils ont dirigé les canons d'eau destinés à l'alimentation des habitants et se sont emparés des abattoirs municipaux avec les troupeaux de bétail qu'ils renfermaient. Ces divers incidents démontrent que le général White est maintenant effectivement cerné à Ladysmith.

Il restait à savoir si les Boërs disposent de forces suffisantes pour l'empêcher de se ravoir un passage en arrière et l'écarter avant l'arrivée des renforts. Les Boërs sont en effet dans l'obligation de presser leur attaque, car ils ont à peine une quinzaine de jours de délai pour venir à bout des forces britanniques qu'ils ont devant eux.

La grave échec des troupes anglaises aujourd'hui officiel, hélas! certainement la prise de Ladysmith.

La situation de Ladysmith. — C'est naturellement du côté de Ladysmith que se reporte maintenant l'attention de ceux qui suivent les opérations militaires en Afrique australe, car de ce qui vient de se passer autour de cette petite place dépend peut-être l'issue de la lutte étonnante engagée depuis quinze jours dans le Natal.

Il s'agissait de savoir si les Boërs du Transvaal et de l'Orange sauraient, un nombre de 18,900 à 20,000, déloger le général sir George White de son quartier-général. Il s'agissait de savoir si les envahisseurs du territoire britannique pourraient faire reculer cette fois cinq ou six régiments anglais.

Ce serait incommode le talent de stratégie qu'a le généralissime des forces anglaises dans le Natal que de supposer que sir George White n'aurait aucune raison de choisir Ladysmith pour y établir la base de ses opérations. Au point de vue géographique, cette petite ville est très bien placée au centre du pays, pour surveiller les allées et venues des Boërs du côté de l'Etat libre d'Orange et sur la frontière du Transvaal, du côté d'Ul-trecht et de Vryheid.

Seulement, au point de vue stratégique, la petite ville meurt, laide la rive de la rivière Klip, n'offre peut-être pas tous les avantages. Elle est dominée par une chaîne de collines qui bordent la rivière à l'ouest et dont la possession sera probablement disputée dans de prochains combats.

Un nord, à l'est et au sud, la plaine s'étend librement. Les hauteurs les plus proches, le Lombards Kop et l'Irisbulwansberg, qui constituent de bonnes positions pour la grosse artillerie des Boërs, se trouvent à 5 ou 6 kilomètres de la place.

L'IMPRESION A LONDRES. — Londres, 31 octobre. — La nouvelle du désastre de Ladysmith a été accueillie à Londres, par une douloureuse stupeur. Le War Office avait reçu le télégramme du général White ce matin à 9 heures, mais il était près de midi lorsqu'il se décida à le communiquer au public. C'était l'heure où les négociations sont les plus actives au Stock-Exchange.

Un véritable panique s'en suivit, les courtes laissent immédiatement de plusieurs points sur toutes les valeurs sud-africaines, qui sont, pour la plupart, entre des mains anglaises. Aussitôt après, dans la cité, dans le Strand, dans Piccadilly, jusqu'au paisible Belgrave-Square, s'élevèrent les canotiers porteurs des éditions spéciales des journaux.

Employés, badauds, gens d'affaires, se sont arrachés les journaux. L'effet produit a été énorme; la consternation s'est lue sur tous les visages; l'émotion était d'autant plus grande que les détails précis manquent et qu'on en est réduit aux conjectures. Ce qui est remarquable encore, c'est que l'opinion anglaise se flattait que le général White pouvait attendre, et tenir, jusqu'à l'arrivée des renforts.

Combien de tués? — Londres, 30 octobre, 6 heures soir. — La perte des deux bataillons et de la batterie d'artillerie de montagne causée par le désastre de Ladysmith, a été évaluée à 2,000 hommes. Combien de ceux-là sont prisonniers et combien ont été tués, on ne le sait pas.

Jusqu'à ce moment, on parlait de la guerre contre les Boërs comme d'une promenade militaire. Les deux bataillons perdus formaient un effectif d'environ 2,000 hommes. Combien de ceux-là sont prisonniers et combien ont été tués, on ne le sait pas.

On s'ignore encore, mais il est probable que bon nombre d'entre eux auront été tués ou blessés. Les dépêches officielles que reçoit le gouvernement sont affichées dans les couloirs du War-Office, où un grand nombre de personnes viennent en prendre connaissance. On n'a jamais vu une aussi grande émotion dans les bureaux de la Guerre.

Nouvel envoi de troupes anglaises au Transvaal. — Les autorités militaires viennent, à l'instant, de décider que trois nouveaux bataillons et une batterie de campagne seraient envoyés en supplément dans le sud de l'Afrique. Les nouveaux troupes seront embarquées dans une dizaine de jours.

Le sensible hors de doute que le général White, au lieu de rester sur la défensive, après s'être solidement établi à Ladysmith, et de manière à repousser toute attaque, a voulu prendre l'offensive, et remporter une victoire définitive, avant l'arrivée de l'armée actuellement sur mer.

C'est dans ce but qu'il a mis en avant toutes les troupes qu'il avait ou maîtres. S'il s'était agi d'une simple reconnaissance, il se serait contenté d'envoyer un simple bataillon, appuyé par un petit nombre de canons, et par de la cavalerie.

La situation à Ladysmith n'est pas considérée comme absolument critique; elle montre la nécessité de renforcer les troupes anglaises du Natal, et il se peut que le plan de campagne, arrêté avant le départ du corps d'armée, en soit fortement modifié.

Les renseignements de tous les points de l'Angleterre

FEUILLETON DU 2 NOVEMBRE 1899. — N° 142

LA MARCHANDE DE FLEURS Par Xavier De Montépin DEUXIEME PARTIE La belle Gabrielle

— Pas de causeries... pas de questions... tout à la sourdine, de manière que nous ne leur devenions en rien suspects...

— Alors, trouve un moyen... — Moi je m'embrancherai dans les combinaisons... C'est pas dans mes aptitudes... J'ai jamais pu deviner le mot d'un topo-qui-griffe... — Ça me donne mal à la tête tout de suite... — Si on faisait jaspier la demoiselle?... — Jamais de la vie!... — Autant criser par-dessus les toits ce que nous voulons...

— Mais, comme marchande de fleurs elle a une mèche, sans ça elle serait mise à l'ombre tout de suite par le premier sergent qui la rencontrerait... — Eh bien! — Eh bien, si on connaissait le numéro de cette médaille, on pourrait s'informer... — Ce fut autour du Grand-Gosse de hausser les épaules. — A la Préfecture, n'est-ce pas? — fit-il en ricanant. — On chez le commissaire de police?... — Ah! pour une riche idée, voilà une riche idée!... — Tes bêtises, ma fille!

— Alors, qu'est-ce que tu fais?... — Quand on cherche bien, on trouve... Cherchons bien... — Cherche, je l'écoute...

— Sans domestique? — Une femme de ménage qui vient le matin et qui part à huit heures du soir. — Point de cabot? — Pas l'ombre d'un caniche... — Elle se couche? — Un seul lit... — Donc à dix heures elle doit dormir comme un marmotte. — Et de la brasse? — Toujours chez elle au moins une dizaine de mille francs... — Les voisins? — Éloignés... — Les portes? — Du carton... — Quand irons-nous lui faire notre petite visite?... — Faut attendre le dernier quartier de lune... — Il fait trop clair ce moment. — La semaine prochaine, alors? — Oui... — Vois-tu, mon chéri, — fit Modeste Pierrelay en se frottant les mains, — faut pas négliger les affaires série